

de son plein gré, laissera le monde pour retourner d'où il est venu. *Jésus leur dit : « je suis avec vous pour un peu de temps, puis je retournerai à Celui qui m'a envoyé »*<sup>1</sup>. Quelle tendresse, mais aussi quelles terreurs dans les paroles de Jésus-Christ ! « Je suis avec vous ». Voilà l'ineffable grâce, « voilà le temps favorable, voilà les jours de salut ». Israël pouvait se sauver, puisque son Sauveur était avec lui, versant sur lui à flots ses lumières et ses bienfaits, ne cessant de le con-venir au salut, pleurant sur lui, et l'appelant « sous ses ailes, comme la poule fait pour ses poussins ».

Mais le temps de la miséricorde est limité. Jésus n'est pas toujours avec nous comme Victime, comme Caution, comme Sauveur. Il nous laisse ; le voici « à la droite de la Majesté divine » ; il est alors notre Juge, et nous n'avons plus à attendre de lui que la sentence que nos œuvres nous ont méritée.

Elle fut terrible pour les Juifs, l'heure de l'abandon de Jésus ; elle le serait pour nous pareillement. *Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas ; car où je suis vous ne pouvez venir*<sup>2</sup>. Il allait à la gloire, eux à la perdition. Et dans ces paroles voyons une nouvelle affirmation de sa divinité<sup>3</sup>. Car pour quel homme, qui n'est qu'homme, la mort est-elle la porte d'une glorieuse et immortelle existence ? Qui va au Ciel sinon Celui qui y retourne, comme en sa propre patrie ? Pour tous les autres le tombeau engloutit les richesses et les gloires de la vie présente ; pour Jésus-Christ seul il fut le point de départ d'une puissance et d'une gloire qui n'ont plus fait, à travers les siècles, que

<sup>1</sup> Joan., VII, 33.

<sup>2</sup> Joan., VII, 34.

<sup>3</sup> Joan., VII, 34.

se fortifier et s'étendre. C'est à ces sommets divins que l'homme, les Juifs moins que tous les autres, ne pouvait suivre Jésus.

Les Pharisiens ne le comprirent même pas et à ces paroles profondes ils donnèrent les plus fausses interprétations. *Les Juifs se demandèrent entre eux : « où ira-t-il pour que nous ne le trouvions pas ? Sera-ce vers les gentils dispersés dans le monde ? S'en fera-t-il le docteur »*<sup>1</sup> ? Leur orgueil perce jusque dans leurs moindres expressions. C'est avec un dédain marqué qu'ils parlent des gentils « dispersés ». A leurs yeux il n'y a dans le monde qu'une seule nation, la leur, qui forme un tout compact et lié ; le reste des hommes n'est qu'une confusion sans liens ni harmonie. Les malheureux ! Ils sont à la veille d'être pour toujours chassés de leur cité en ruine, et ils s'en iront, dispersés et errants, chercher un asile chez tous les peuples ; sans cesse à la recherche d'un Messie, qu'ils n'arriveront pas à découvrir !

L'une des cérémonies symboliques de la fête des Tabernacles donna sujet au Sauveur d'annoncer quelles effusions de grâces vaudrait au monde sa Rédemption. Plusieurs fois nous lui avons vu prendre, pour signifier cette grâce, l'image d'une eau jaillissante. Or, durant les sept jours de la fête, une eau symbolique était montrée au peuple. Chaque matin, un prêtre allait à la fontaine de Siloé puiser, dans un vaisseau d'or, trois mesures d'eau qu'il apportait au Temple au milieu des chants joyeux de l'Hallel. Si cette eau rappelait celle que Moïse avait fait jaillir du rocher dans le désert, elle était bien plus encore pour les Juifs la figure prophétique du fleuve de grâce que le Messie devait faire couler sur le monde.

<sup>1</sup> Joan., VII, 35, 36.

Aussi l'émotion du peuple fut grande quand Jésus, debout dans le temple, d'une voix éclatante, lui apprit que l'antique prophétie se vérifiait, que la réalité succédait à la figure, que le Messie n'était autre que lui-même et que de Lui allait jaillir l'eau véritable dont Israël et le monde seraient inondés. *Le dernier jour de la fête qui en est le plus solennel, Jésus debout dans le temple, s'écriait : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de ses entrailles. En disant cela, il parlait de l'Esprit-Saint que ses disciples devaient recevoir <sup>1</sup>.*

Si l'on compare le monde antique avec le monde chrétien, on se rendra aisément compte de la puissance et des effets de la divine irrigation. Le premier, brûlé du feu des passions, aride, inculte, sans vertus, sans force pour le bien, couvert des ronces et des épines de tous les vices, nous apparaît comme ces régions désolées d'où la vie se retire et qui ne sont plus que des solitudes de mort. Après Jésus-Christ ce désert est devenu un oasis verdoyant, où croissent les plantes des plus sublimes vertus. Mais ce monde nouveau, cette création délicieuse, ne pût apparaître que quand le Sacrifice du Calvaire fut consommé. Car le péché devait disparaître pour que l'Esprit de sainteté pût faire son apparition et féconder de ses eaux une humanité nouvelle. C'est ce que l'Évangéliste nous fait remarquer quand il ajoute : *l'Esprit n'était pas encore donné parce que Jésus n'était pas encore glorifié <sup>2</sup>.* L'ancienne Loi ne fût pas sans grâce, les Apôtres eux-mêmes, avant la Pentecôte, furent doués richement, mais rien de

<sup>1</sup> Joan., VII, 37, 38, 39.

<sup>2</sup> Joan., VII, 39.

tout cela n'est comparable à l'effusion des grâces qui se répandirent dans le monde entier, dès que le Christ ayant été consommé dans la gloire de sa Passion, l'Esprit-Saint pût apparaître.

L'annonce de ces grandes choses avait vivement impressionné la foule, et les rumeurs diverses reprirent leur cours. *C'est vraiment le Prophète, disaient les uns. C'est le Christ, ajoutaient les autres <sup>1</sup>.* Mais, comme auparavant, comme toujours, ces lueurs de bon sens étaient obscurcies par l'ignorance et la mauvaise foi. Certains disaient : *« le Christ vient-il de Galilée ? L'Écriture ne dit-elle pas qu'il sera de la famille de David, qu'il sortira de Bethléem d'où est David <sup>2</sup> ? »* Était-ce ignorance, oubli, mauvaise foi ? Mais ces Juifs eussent dû se rappeler les événements de Bethléem ; comment y était né Jésus-Christ, quels prodiges avaient éclaté à sa naissance qui avaient jeté Jérusalem entière dans le trouble, et comment les Mages avaient provoqué au sujet du Divin Enfant de Bethléem la réunion du Sanhédrin et sa véridique sentence. Tous eussent dû savoir ces choses et devenir unanimes dans leur acte de foi. Au contraire, la foule resta misérablement divisée. On demeurait partagé au sujet de Jésus, et grâce à ces incertitudes et ces divisions les ennemis du Sauveur n'abandonnaient ni la volonté ni l'espoir de le perdre. *Plusieurs eussent bien voulu l'arrêter ; mais aussi persévérante que leur impiété, la force divine les arrêta, et nul ne mit la main sur lui <sup>3</sup>.*

Qu'étaient donc devenus les gardes officiellement envoyés par le Sanhédrin pour opérer cette arrestation ?

<sup>1</sup> Joan., VII, 40.

<sup>2</sup> Joan., VII, 41, 42.

<sup>3</sup> Joan., VII, 44.

Simple et droit autant que leurs Maîtres l'étaient peu, ces hommes avaient été de suite conquis par l'ascendant de la vérité. Cette divinité qui jaillissait de Jésus-Christ, non pas seulement à travers le miracle, mais avec une égale évidence à travers la parole, leur avait clairement apparu, et comme ils n'y avaient opposé aucun des obstacles qui arrêtaient les Scribes et les Pharisiens, ils la confessèrent avec un courage aussi héroïque que leur foi. Quand ils parurent devant le Sanhédrin et que le Pontife leur eût posé la question : « *Pourquoi ne l'amenez-vous pas<sup>1</sup> ?* » Eux, qui eussent pu rejeter sur la crainte d'un soulèvement du peuple l'insuccès de leur mission, confessèrent généreusement la raison vraie qui leur avait interdit d'arrêter Jésus : *Nul homme, dirent-ils, n'a jamais parlé comme cet homme<sup>2</sup> !* C'était dire que la bouche qui proférait de si divines choses ne saurait être une bouche humaine, mais qu'un Dieu parlait au monde par elle. Un pareil témoignage devait frapper le grand Conseil, tant il était sincère et héroïque. Mais qu'attendre d'hommes que la passion aveugle ? Ils s'efforcèrent de détruire dans les âmes de leurs gardes l'effet que venaient d'y produire la vue et les paroles de l'Homme-Dieu. Ils commencèrent par l'intimidation : « *Quoi ! vous vous seriez laissés séduire<sup>3</sup> !* Puis ils essayèrent de raisonner, mettant en opposition la négation des Chefs et l'affirmation sans crédit des foules : *Parmi les Princes des Prêtres et les Pharisiens en est-il un seul pour croire en lui ? Quant à cette populace ignorante de la Loi, ce sont des maudits<sup>4</sup> !*

<sup>1</sup> Joan., VII, 43.

<sup>2</sup> Joan., VII, 46.

<sup>3</sup> Joan., VII, 47.

<sup>4</sup> Joan., VII, 48, 49

La même violence régnait dans leur délibération intime. Quand l'un deux, Nicodème, celui-là même qui avait conféré une nuit avec le Sauveur et était resté son disciple, essaya quelques timides observations sur l'illégalité de leur procédure ; ils le traitèrent comme ils venaient de traiter leurs subalternes : *Notre Loi, dit Nicodème, nous permet-elle de condamner un homme sans l'avoir entendu et sans savoir ce qu'il a fait<sup>1</sup> ?* Toute mesurée que fut cette observation elle irrita les Sanhédrites et leur fit violer la plus élémentaire convenance. *Vous aussi, s'écrièrent-ils, êtes-vous Galiléen ?* Ce mot dans la bouche d'un Juif de Jérusalem était toujours une injure. Ici, l'injure devenait une iniquité. Les Sanhédrites, d'abord, mentaient en affirmant qu'aucun Prophète n'était sorti de la Galilée. Puis, quand ils appliquaient au Sauveur cette affirmation, ils affectaient d'ignorer son éclatante naissance à Bethléem. *Lisez, disaient-ils à Nicodème, les Écritures et vous verrez que jamais un Prophète ne sort de Galilée<sup>2</sup>.* Et d'où donc étaient Elie, Jonas, Nahum. Osée ? Quant à Jésus, leurs archives devaient contenir la relation de ce qu'en avaient dit les Mages et de ce que le Sanhédrin lui-même leur avait répondu sur la naissance du Christ à Bethléem.

Mais que demander à la passion et qu'attendre d'elle ? La réponse des gardes et l'embarrassante observation de Nicodème n'eurent pour effet que d'arrêter un instant leurs iniques machinations. *Chacun des Sanhédrites retourna dans sa maison<sup>3</sup>.*

<sup>1</sup> Joan., VII, 50.

<sup>2</sup> Joan., VII, 52.

<sup>3</sup> Joan., VII, 53.

II. — Jésus lui-même quitta Jérusalem à la nuit tombante, et, selon qu'il en avait la coutume, il se retira sur la montagne des Oliviers. Passa-t-il la nuit en prières dans quelque anfractuosité de la montagne, comme il le faisait si souvent? Une demeure hospitalière recueillit-elle « Celui qui n'avait pas où reposer la tête » ? Ou bien le Sauveur alla-t-il jusqu'à Béthanie demander à ses amis Lazare et ses sœurs, le repos dont son cœur avait plus besoin encore que ses sens ? L'Évangile ne satisfait pas notre curiosité. Mais nos Saints Docteurs n'ont garde d'oublier ce que cette retraite parmi les oliviers renferme de hauts et touchants mystères. « Où se retirerait Jésus, nous dit l'un d'eux, sinon à la montagne des Oliviers ? L'huile, par sa douceur, n'est-elle pas le symbole de la miséricorde ? N'est-elle pas encore le remède le plus naturel et le plus efficace à nos blessures. Oh ! comme elle venait se répandre douce et puissante sur nos plaies envenimées, l'huile divine de la Rédemption ! Comme le bon Samaritain la prodigua à nos mortelles blessures ! Mais l'huile a un autre usage encore. Elle sacre les Rois, elle oint les prêtres, elle assouplit les athlètes. Par Jésus-Christ, nous sommes faits rois, prêtres, athlètes, nous conquérons un royaume, nous sommes revêtus d'un sacerdoce, nous sommes armés pour le combat : l'huile mystérieuse de la grâce opère en nous ces merveilles : le bois d'oliviers abrite le Rédempteur qui la répand sur nous.

*Le lendemain, dès le lever du jour, Jésus revint au temple*<sup>1</sup>. Nous le voyons aussitôt entouré d'une foule avide de l'entendre ; foule composée d'éléments bien divers. Les uns sont sincères, d'autres mêlent à quelques

<sup>1</sup> Joan., VII, 54.

bonnes dispositions la détestable méfiance judaïque ; les ennemis ne font pas défaut et c'est dans un sol presque entièrement ingrat que Jésus verse la semence de sa doctrine. Mais il la verse, nous enseignant ainsi à demeurer de fidèles et courageux dispensateurs de la Parole Sainte, alors même que nos auditeurs nous désolent par leurs équivoques dispositions. *Jésus s'étant assis enseignait, et une grande foule accourut pour l'entendre*<sup>1</sup>.

Les Scribes et les Pharisiens n'étaient pas dans cette foule. Quand la veille, à la suite des résolutions avortées de leur conciliabule, ils s'étaient dispersés, c'était pour mieux ourdir de nouvelles trames et prendre Jésus à des embûches plus savamment préparées. Une circonstance les servit merveilleusement. Comme les réjouissances de la fête n'allaient pas sans de graves désordres et que ces nuits passées sous le feuillage favorisaient trop les passions pour qu'elles ne fissent pas une explosion scandaleuse, une femme venait d'être surprise en adultère et conduite aux Princes des Prêtres qui la devaient juger et punir. Ils la reçurent avec cette joie féroce qui médite une vengeance, et leur malice aperçut incontinent le parti qu'ils en pouvaient tirer. Moïse avait, pour le crime d'adultère, décrété la peine de mort, et si cette peine n'était plus appliquée, elle n'en restait pas moins écrite dans la Loi. Qu'allait faire Jésus quand on soumettrait ce cas à sa sentence ? Condamnerait-il cette malheureuse à la lapidation ? Ce serait pour tout le peuple un acte de cruauté révoltante, et ces foules, habituées à admirer en Jésus une douceur et une charité sans limite, crieraient d'autant plus à l'intolérance qu'elles se

<sup>1</sup> Joan., VIII, 1, 2.

seraient attendues à plus de miséricorde. Jésus au contraire lui ferait-il grâce ? C'était là un thème inépuisable aux accusations de révolte impie contre Moïse et sa Loi.

Très habile en lui-même le piège l'était plus encore grâce aux circonstances dont il était entouré. Le crime était des plus graves ; il était récent et Jérusalem entière demeurait dans l'émotion du scandale ; enfin l'éclat même qui l'enveloppait rendait la sentence plus urgente, partant plus dangereuse. *Les Scribes et les Pharisiens amenèrent à Jésus une femme que l'on venait de surprendre en adultère*<sup>1</sup>. Voyez aussi comme les ennemis du Sauveur profitent de l'éclat du scandale ! Ce n'est pas en secret qu'ils consultent le Maître, il lui amènent en grande pompe la malheureuse et la placent devant lui aux regards de la foule qu'il est en train d'évangéliser. Plus le théâtre est ouvert, plus la consultation aura d'éclat, le piège de périls, la perte de Jésus de certitude. *Ayant donc placé la femme au milieu de l'assistance, ils dirent à Jésus : « Maître, voici une femme qui vient d'être surprise en adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous ordonne de lapider ces sortes de coupables. Vous, que vous en semble ? »*

Le Sauveur commence par leur montrer combien leurs pièges lui importent peu, et quel peu de cas il fait de leur astuce. Etant Dieu il la découvre dans les replis de leur pensée, et sa même puissance divine n'en a que faire : *Jésus s'inclina et se mit à écrire avec le doigt sur la terre*<sup>3</sup>. Faisait-il autre chose par cette diversion que montrer, dans son inattention, l'indifférence où le

<sup>1</sup> Joan., VIII, 3.

<sup>2</sup> Joan., VIII, 3, 4, 5, 6.

<sup>3</sup> Joan., VIII, 6.

laissaient leurs perverses desseins ? Où bien traçait-il quelque une des sentences par lesquelles l'Écriture démasque et flétrit les hypocrites ? Cette dernière hypothèse est la plus probable. Mais tout entiers à leur haine les Pharisiens n'y prirent pas garde, et, craignant que Jésus n'échappât à leur piège, ils lui posèrent avec plus de force et d'insistance leur précédente question. Ici brille cette Sagesse où viennent se briser les vaines fourberies de l'homme. Jésus ne se prononce pas, ne touche pas à Moïse, ne se met pas en contradiction avec la Loi qui condamne à mort l'adultère. Soit ! qu'on lapide cette coupable ! Mais qui la lapidera ? Des criminels comme elle ? Où serait la justice ? Où serait même la convenance ? O Pharisiens, lapidez-la, si vous êtes innocents ; mais si vous êtes chargés des mêmes hontes, de quel droit la condamnez-vous ? *Comme ils insistaient, Jésus se redressa et leur dit : que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !*<sup>1</sup>

Ces paroles eussent sans doute suffi à rappeler ces hommes couverts de vices, sinon à la miséricorde, au moins à la pudeur. Mais Jésus y ajouta une sanction victorieuse de leur perversité : il leur découvrit à eux-mêmes leurs crimes. Il le fit discrètement, sans les déshonorer aux yeux du peuple, mais le fit avec une clarté si implacable, ils se reconnurent si bien aux signes qu'il imprima sur la terre, que, se faisant justice, ils s'enfuirent couverts de honte, sans plus songer ni à la femme coupable, ni au piège qu'ils étaient venu tendre au Sauveur. *Se baissant de nouveau Jésus continua à écrire. Et eux se retirèrent un à un, à commencer par les plus vieux*<sup>2</sup>. Comme au temps de la

<sup>1</sup> Joan., VIII, 7.

<sup>2</sup> Joan., VIII, 6-7-8-9.

chaste Suzanne les vieillards étaient les plus impudiques et les révélations du Maître les atteignirent plus que les autres.

Il ne resta bientôt plus en présence que Jésus et la coupable : la Miséricorde infinie et la profonde misère. La malheureuse femme était tremblante d'effroi, jetant sur le Maître des regards pleins d'angoisse et attendant de Lui la sentence qui allait décider de son sort. Ses accusateurs s'étaient éloignés ; mais que devait-elle attendre de Celui au jugement duquel on l'avait livrée ? Son attente ne fut pas longue. *Jésus se leva et lui dit : « Femme, où donc sont ceux qui t'accusaient ? Aucun d'eux ne t'a condamnée ? — Aucun, Seigneur, répondit-elle. — Eh bien, reprit Jésus, moi non plus je ne te condamnerai. Va, et ne pèche plus ! »*

Plusieurs se sont scandalisés de cette absolution divine<sup>2</sup>. Ils oublient deux choses : ce qu'était Jésus, et ce qu'était devenue la pauvre pécheresse. Jésus n'est-il pas « l'Agneau qui ôte les péchés du monde ? » Sa venue en ce monde n'est-elle pas toute de miséricorde et de pardon ? Lui qui eût pardonné à ses plus mortels ennemis, auprès de qui Judas eût trouvé grâce, qui du haut de sa croix ne trouvera bientôt que des paroles de pardon et des accents de la plus inénarrable tendresse, nous voudrions qu'il se fut montré sans pitié pour la

<sup>1</sup> Joan., VIII, 10-11

<sup>2</sup> En Orient ce scandale malavisé prit corps à ce point que plusieurs églises effacèrent le passage de leurs exemplaires, Plusieurs Pères, Origène, Cyrille, Saint Jean Chrysostôme, etc., s'abstinrent de le commenter aux fidèles. L'Occident tint plus ferme et Saint Augustin qui signale cette soustraction la blâme, comme la blâmait Saint Ambroise. Quant à l'authenticité même du passage elle a triomphé des objections des protestants et reste indiscutable.

femme adultère ? D'ailleurs nous méconnaissons ainsi autant sa puissance que sa bonté. S'il fait grâce, s'il dit : « Femme, je ne te condamnerai pas non plus » ; c'est que sa grâce a précédé sa sentence d'absolution. Il a converti d'abord celle dont il pardonnait le crime ; il lui en donnait le regret avant de lui en faire la remise, et quand il lui disait : « va, et ne pèche plus », il faisait naître en elle le ferme propos.

Ainsi se montrait-il Dieu dans le déploiement de la souveraine puissance. Ainsi se montrait-il notre Sauveur et faisait-il, dans un drame sublime, l'exposé de notre Rédemption. La race humaine tombe dans la prévarication, elle devient adultère, elle s'est livrée au démon. Le ciel et la terre la condamnent et la traînent au tribunal de la Souveraine Justice. Elle est perdue, si Dieu même ne la prend en pitié. Mais le Fils de Dieu s'émeut de compassion pour cette grande coupable. Il conçoit l'extraordinaire dessein de la Rédemption. « Il s'abaisse jusqu'à terre<sup>1</sup> », abaissement prodigieux qui lui fait partager notre misère et subir nos hontes. Mais il s'abaisse pour se redresser<sup>2</sup>, il ne meurt que pour ressusciter dans une gloire où il nous entraîne après nous avoir justifiés. Quand il se redresse, nos ennemis et nos accusateurs fuient confondus et nous entendons la phrase divine où notre rédemption entière est renfermée : *je ne te condamnerai pas ; va et ne pèche plus !*

III. — Interrompue par ce grand acte de miséricorde, l'instruction au peuple fut reprise par Jésus. L'objet

<sup>1</sup> Joan., VIII, 8.

<sup>2</sup> Joan., VIII, 10.

en était, nous l'avons vu, l'affirmation de sa Divinité, non pas qu'il la découvrit encore dans une pleine clarté : les dispositions mauvaises de ses auditeurs ne le lui permettaient pas ; les yeux devaient peu à peu s'habituer à cette aveuglante révélation d'un Dieu venu sur la terre et conversant avec les hommes, le temps devait faire son œuvre, et l'Église fondée par Lui, achever durant le cours des siècles une victorieuse démonstration. Sans donc dire encore : « je suis Dieu », je suis sorti du sein de Dieu, Fils coéternel du Dieu éternel, Jésus le laissait déduire de ses paroles et l'établissait invinciblement par ses œuvres. *Je suis*, dit-il, *la lumière du monde*<sup>1</sup>. Mot sublime, remarque Saint-Jean Chrysostôme, et qu'un Dieu seul pouvait dire de lui-même. Quel homme a été et peut être « la lumière du monde ? » Des génies se sont rencontrés qui ont jeté dans quelque partie du monde un passager éclat. Des philosophes se sont fait parfois quelques disciples et ont fondé des écoles qui n'ont compté que les années rapides de leurs fondateurs. Des savants ont fait reculer quelque peu les frontières du savoir : tout cela est de l'homme et ne dépasse pas les étroites limites du pouvoir humain. Mais avoir été *la lumière du monde* ! non d'une étroite enceinte, non d'une cité, non d'un peuple, mais du monde, mais de tous les peuples ; « éclairer tout homme qui vient en ce monde », produire une doctrine, fonder une morale qui soient la seule condition du vrai savoir et de la vraie vertu ; constituer sur ses bases véritables la famille et la Société, révéler tous les secrets, dénouer tous les problèmes, illuminer toutes les obscurités, apprendre à l'homme d'où il vient, ce qu'il est, quel avenir l'attend

<sup>1</sup> Joan., VIII, 12.

au-delà de la tombe ; quitter la terre et pénétrer jusqu'à l'inaccessible hauteur où Dieu cache les splendeurs de son Être intime, nous dire ce qu'est en Elle-même, dans son impénétrable Essence, cette Divinité dont l'univers ne nous laisse entrevoir que l'existence et les perfections ; tout savoir, en un mot, et tout dire, et cela sans l'ombre ou le mélange d'aucune erreur, sans trace d'hésitation, de changement, de mobilité : quel autre qu'un Dieu peut jeter un tel éclat, produire dans les âmes de telles convictions, illuminer à ce point les intelligences qu'en dehors de Lui tout soit ténèbre ? Dire de soi : *je suis la lumière du monde* et le prouver par une suite ininterrompue de prodiges : c'est invinciblement affirmer qu'on est Dieu. C'est de plus affirmer qu'en Soi seul est le refuge de l'intelligence et la direction de la vie. Aussi le Sauveur ajoute-t-il : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres*<sup>1</sup>. Sans les révélations de l'Homme-Dieu que sait-on ? Que dit la sagesse humaine de notre destinée future ? Que savons-nous des mystères d'outre tombe ? Quelle direction sait imprimer à nos actes la morale sans Dieu ? Quel frein à nos passions ? Quel aliment à nos aspirations ardentes ? Les ténèbres s'épaississent autour du malheureux qui a répudié les clartés dont Jésus-Christ est le foyer unique ; ténèbres de trois sortes, ténèbres des erreurs et de l'ignorance, ténèbres du péché et des vices, ténèbres qui suivront celles-ci et où seront jetés les transfuges de la foi. Au contraire, quels biens deviennent le patrimoine du croyant que Jésus-Christ illumine ! *Il aura*, dit le Sauveur, *la lumière de la vie*<sup>2</sup>. Tout est vie dans la

<sup>1</sup> Joan., VIII, 12.

<sup>2</sup> Joan., VIII, 12.

nature quand le soleil se lève ? Tout est vie en nous quand notre âme s'illumine des clartés de Jésus-Christ.

Les Pharisiens eussent pu s'élever à ce grand mystère de l'illumination du monde par Jésus-Christ. Les Écritures leur donnaient le Messie comme le suprême illuminateur. Que de fois ils avaient été témoins du ravissement des foules quand Jésus leur parlait. Naguère encore les émissaires envoyés pour le saisir leur étaient revenus transportés d'admiration et disant : « nul homme ne parle comme Celui-ci ». Obstinés dans leur incrédulité volontaire ils aimèrent mieux ne voir en Jésus-Christ qu'un homme et le traiter comme tel. *Vous vous rendez témoignage à vous-même, dirent-ils, votre témoignage ne vaut rien*<sup>1</sup>. Il valait infiniment ce témoignage, puisqu'il venait du Dieu de toute vérité ; mais les Juifs, au lieu de croire aux miracles qui établissaient si invinciblement la Divinité de Jésus-Christ, aimaient mieux ne le juger que d'après l'humble extérieur que lui avait fait adopter son Incarnation ; ils jugeaient « selon la chair » Celui en qui toutes ses œuvres faisaient apercevoir un Dieu. C'est ce que le Sauveur leur reproche : *Bien que je témoigne de moi-même, mon témoignage est vrai*. Pourquoi ? Parce que, Fils de Dieu, je descends du ciel et j'y retourne : *je sais d'où je viens et où je vais*<sup>2</sup>. *Vous autres, vous jugez selon la chair*. Vous ne voyez en moi qu'un homme faible et désarmé ; vous ne connaissez pas la puissance qui me ferait vous perdre, si ma venue au milieu de vous n'était pas toute de miséricorde. Je pour-

<sup>1</sup> Joan., VIII, 13.

<sup>2</sup> Joan., VIII, 14.

rais vous faire passer par les rigueurs de ma divine Justice, mais ma bonté vous laisse le temps du repentir. A l'heure présente, je suis Sauveur et non pas Juge : *je ne juge personne*<sup>1</sup>. Je me contente de tout sauver. Et je sauve le monde parce que je suis le Fils de Dieu. Et ce témoignage, ne fût-il rendu que par moi-même resterait vrai.

Mais n'était-il rendu que par Jésus-Christ ? Combien de fois les Juifs avaient entendu la voix du Père désignant aux adorations du monde le « Fils Bien aimé dans lequel il plaçait sa complaisance ! » Ils étaient donc deux à témoigner de la divinité : *Je ne suis pas seul ; il y a Moi et le Père qui m'a envoyé ; Il est écrit dans votre Loi que quand deux témoins attestent, leur témoignage doit être tenu pour vrai*. Or, nous sommes deux pour témoigner : *Moi et le Père qui m'a envoyé*<sup>2</sup>.

Jésus-Christ énonçait l'ineffable mystère de sa génération éternelle et de sa consubstantialité avec le Père, mystère qui de Lui et du Père fait, dans la distinction des Personnes, une seule et même Divinité. Les Juifs, au lieu de s'élever à ces hauteurs, se rabaisèrent à une insolente ironie. *Où donc est-il, votre Père*<sup>3</sup> ? Voudraient-ils humilier l'Homme-Dieu en lui parlant de Joseph ? Jésus, sans relever l'injure, énonça de nouveau le dogme de sa consubstantialité, en leur reprochant leur incrédulité volontaire. *Vous ne connaissez ni moi ni mon Père*. *Si vous me connaissiez vous connaîtriez aussi mon Père*<sup>4</sup>. Lui et le

<sup>1</sup> Joan., VIII, 15.

<sup>2</sup> Joan., VIII, 16-17-18.

<sup>3</sup> Joan., VIII, 19.

<sup>4</sup> Joan., VIII, 19.

Père ne faisant qu'un seul et même Dieu, connaître l'un c'est connaître l'autre.

Les Juifs avaient ici encore, entre mille autres, la preuve que Jésus-Christ, jouissant d'un pouvoir divin, était plus qu'un homme. L'homme entouré d'ennemis tout puissants succombe à leurs inévitables efforts : Jésus-Christ y échappait à son gré pour ne se livrer qu'à son heure. Malgré leur volonté expresse, leurs ressources sans limite et leur haine sans frein, alors qu'un signe de leur volonté eût armé contre le Sauveur des assaillants sans nombre, *personne ne mit la main sur lui parce que son heure n'était pas encore venue* <sup>1</sup>.

IV. — Cette preuve de Divinité les Juifs la touchaient du doigt ; une autre, dont ils seraient trop justement les victimes, était réservée à des jours prochains. Sans cesse ils avaient contemplé la Divinité du Christ rayonnant à travers ses miracles, mais puisqu'ils demeuraient insensibles à cette preuve, une autre allait leur être donnée, plus mystérieuse et plus décisive encore que les précédentes, et c'étaient des faiblesses apparentes de la mort que cette preuve devait jaillir. Jésus allait être crucifié et de la croix descendre dans le sépulcre. Mais loin que cette mort fût la mort de l'homme, tout devait montrer en elle la mort d'un Dieu. C'est à la vie, à la gloire, à la splendeur de son Royaume céleste, que le Sauveur en mourant se rendait. C'est au sein de son Père, d'où il venait que le Verbe fait chair retournait. Le voici désormais dans la gloire, inaccessible aux coups de ses ennemis. En vain les Juifs le chercheront pour le perdre, lui, ses Disciples et son Eglise ; leurs

<sup>1</sup> Joan., VII, 83.

recherches seront vaines et leurs entreprises sans issue. Bien plus ce sera pour eux le terme de la miséricorde et le commencement de la justice. Comblée de grâces durant la vie du Sauveur, Jérusalem, en s'obstinant dans son incrédulité et sa révolte, tombera dans un effroyable abîme de maux et y périra. *Je m'en vais... Vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir* <sup>1</sup>.

La prophétie était claire : Jésus-Christ allait mourir et mourir en Dieu et ses négateurs, s'ils persistaient dans leur incroyance, non seulement ne le suivraient pas là où il allait, c'est-à-dire dans la vie éternelle, mais mourraient de la mort réprouvée. Eux, assez grossiers pour ne pas concevoir cette mort divine qui mène à l'éternelle vie, *se demandaient* : « *Va-t-il se tuer?... Puisqu'il dit : « où je vais, vous ne pouvez venir* <sup>2</sup> ? » Mais, ô aveugles ! Si Jésus n'est qu'homme et que sa mort soit notre mort, qui vous empêche de le suivre ? S'il ne va qu'au sépulcre, libre à vous d'y aller ! C'est cette grossière sottise que Jésus relève, en montrant et ce qu'ils sont, et ce qu'il est lui-même : *Vous, vous êtes d'en bas, Moi, je suis d'en Haut. Vous êtes du monde : Moi je ne suis point du monde* <sup>3</sup>. Jésus est d'« en Haut », du plus haut des cieux, du sein du Père, Fils consubstantiel du Dieu Très-Haut. Jésus n'est point du « monde ». Comme Dieu il n'en saurait être ; comme Homme, s'il daigne y vivre un moment, c'est pour en répudier les maximes et en flétrir les vices. Eux, au contraire, « sont d'en-bas », fermés qu'ils sont aux vérités surnaturelles, incapables

<sup>1</sup> Joan., VIII, 21

<sup>2</sup> Joan., VIII, 22.

<sup>3</sup> Joan., VIII, 23-24.